



MAISON DE LA PÉDAGOGIE DE MULHOUSE
Carré des Associations - 100 avenue de Colmar à Mulhouse
www.maisondelapedagogie.fr - mpm68@laposte.net

Rencontre avec Philippe Meirieu **le 11 avril 2018 au Carré des Associations**

Nous commençons par une présentation des personnes présentes pour savoir d'où parle chacun. Cette rencontre a pour but d'échanger autour des questions qui préoccupent la MPM ; la pédagogie et les activités de l'association pour promouvoir celle-ci.

De la pédagogie en général

Pour amorcer l'entretien, le comité de rédaction la Maison de la pédagogie livre sa définition de la pédagogie :

La pédagogie est la façon de concevoir les relations entre les savoirs, les enseignants et les apprenants et de la mettre en œuvre dans un contexte donné à des fins d'apprentissage et d'éducation.

Philippe Meirieu trouve cette définition correcte d'un point de vue académique. Elle s'inspire du fameux triangle pédagogique de Jean Houssaye : enseignant, formateur, animateur ; savoir, savoir-faire, savoir-être ; apprenant, éduqué, enfant, adulte.

En amont de cette définition du triangle pédagogique, Jean Houssaye avait une autre définition de la pédagogie qui est peut-être plus générique encore, puisqu'il définissait la pédagogie comme l'effort de relier systématiquement la théorie et la pratique en matière éducative, et d'en chercher la cohérence. Celle-ci n'est jamais donnée ; elle est à construire et elle est probablement intrinsèquement subversive.

Il distinguait les pédagogues des philosophes de l'éducation. Ces derniers réfléchissent de manière spéculative sur les problèmes éducatifs. Par exemple Jean-Jacques Rousseau n'était pas un pédagogue mais un grand philosophe de l'éducation ainsi que Hannah Arendt, Ernest Renan et d'autres. En parallèle, on peut identifier des praticiens qui mettent en œuvre une pratique, mais pour autant n'engagent pas une recherche sur la cohérence de ces pratiques avec des philosophies de l'éducation.

La pédagogie contre la schizophrénie institutionnelle

Les institutions scolaires sont schizophrènes c'est-à-dire qu'elles tiennent des propos très généreux et ont des pratiques totalement contradictoires avec ces propos. Elles prêchent l'autonomie, font des colloques sur l'éducation et, d'un autre côté, elles laissent se reproduire les habitudes. La réalité des pratiques est complètement déconnectée de ce qui est affiché. Pour P. Meirieu, les pédagogues ont cette caractéristique de poser des questions impertinentes et comme Socrate, ils interpellent : " Pourquoi ne faites-vous pas ce que vous dites ? Pourquoi ne mettez-vous pas en pratique ce que vous proposez ?". Mais cette question est insupportable pour l'institution car elle a été historiquement structurée.

Il y a des moments historiques qui sont de l'instituant car ils instituent quelque chose comme en 1832 quand Guizot interdit les classes mutuelles. Ensuite, cela devient de l'institué qui structure l'institution. Et remettre en cause quelque chose d'institué, donc de structurant, constitue une vraie menace pour l'institution. Alors l'institution cherche à neutraliser les "pédagos" soit avec une promotion, soit en les maintenant dans des perspectives routinières ou en leur coupant les moyens. L'institué est très fort et c'est ce qui fait dire à Jean Houssaye que la pédagogie est condamnée à la marginalité.

Être pédagogue, c'est ne pas se résigner à cette schizophrénie, c'est instituer de la pédagogie au sens étymologique, faire tenir debout de la pédagogie. C'est tenir bon et essayer de mettre en cohérence les finalités et les pratiques et de "*parcourir la chaîne dans les deux sens*", comme le disait Daniel Hameline. Ce dernier définit la démarche pédagogique comme cet effort constant d'essayer de décliner les finalités progressivement dans des modalités et de voir si les modalités correspondent aux finalités que l'on se donne. Il s'agit d'incarner son projet dans ses pratiques.

Il montre très bien que cette recherche de cohérence est à la fois profondément nécessaire et qu'elle est à l'origine de toute progression de tout système éducatif et scolaire. Mais qu'elle est toujours vécue comme profondément subversive par ceux qui préféreraient que les idées restent dans le champ intellectuel et que les pratiques appartiennent aux gestionnaires. Pour Daniel Hameline, le pédagogue est un insurgé.

D. Hameline souligne également que finalités et modalités appartiennent à des registres totalement hétérogènes. Les finalités appartiennent au registre philosophique, anthropologique. Les modalités de l'éducation appartiennent au registre historique et institutionnel. Et entre ces deux registres, il est parfois difficile d'assurer l'harmonisation.

P. Meirieu pense que l'on peut faire avancer la pédagogie à l'intérieur de l'institution. Il y a des signaux qui montrent que l'institution n'est pas réfractaire à la pédagogie, "*à conditions qu'elle ne s'adresse pas aux meilleurs*", dit un professeur dans la salle. Une professeure de la pédagogie Freinet souligne que "*même nos jeunes des classes élitistes sont jugés incompetents car il faut actuellement sortir de l'école en étant capable de travailler en groupe, de prendre la parole, d'écouter et faire siens les points de vue des autres*". Elle ajoute : "*Aujourd'hui dans toute la société, on le sait, on le vérifie partout, la collaboration, la coopération, c'est la méthode optimale de l'être à la vie, de la survie, de l'élaboration d'une pensée et de l'apprentissage, et face aux urgences actuelles et aux injonctions du monde économique et de la finance, il faudra bien s'y mettre*". L'innovation pédagogique doit effectivement concerner essentiellement l'école publique et ne doit pas être cantonnée à la marginalité.

Pour P. Meirieu, la pédagogie est irréductible à un ensemble de prescriptions, fussent-elles rebaptisées bonnes pratiques et labellisées par une myriade de conseils scientifiques. La pédagogie est relation, transmission du savoir, mais aussi du désir et du plaisir d'apprendre. La pédagogie est recherche inlassable de situations d'apprentissage, prises de décision au quotidien. La pédagogie est une entreprise humaine et fragile... et c'est ce qui fait sa force.

Un ample détour par l'histoire de la pédagogie et de l'École

Avant les années 1830, il existait 3 types d'écoles en France :

- des restes de l'école du Moyen-Âge et de la Renaissance subsistaient encore, sur la base d'un **enseignement individuel** : dans des granges où chacun vaquait à ses occupations, le maître faisait venir à lui, l'un après l'autre, les enfants dont les parents avaient payé l'écolage ;

- le modèle fondé par **Jean-Baptiste de La Salle** : dans toute école il faut au moins trois niveaux qu'on découpe encore pour créer des groupes homogènes où tous les élèves font la même chose en même temps ; ainsi, ils sont bien obéissants et apprennent plus vite ; c'est le principe du **modèle simultané** ;
- les **écoles mutuelles** fondées au XVIII^e siècle (Charles Démi) : des classes de 70 à 150 élèves où les plus âgés étaient moniteurs des plus petits. Le maître n'enseigne pas directement, il s'appuie sur l'hétérogénéité des élèves, sur les moniteurs qui démultiplient l'enseignement. Ce modèle est fondé sur l'entraide et la coopération. Ce système, certes plus économique, est néanmoins dangereux car il remet en question le statut de la parole du maître.

Enseignement mutuel ou enseignement simultané ?

Dans les années 1830, on veut construire un État fort et on se méfie du peuple. Pour des raisons politiques qui sont très claires, Guizot interdit le modèle mutuel en 1832 et valide le modèle de Jean-Baptiste de La Salle : la classe homogène avec des élèves du même âge, du même niveau et qui font la même chose en même temps. Cette modalité, laïcisée par Jules Ferry, a été construite en même temps qu'un certain nombre d'outils majeurs de pilotage de l'institution scolaire : le corps des inspecteurs, le premier Bulletin officiel, les écoles normales, le système pyramidal. Cette modalité convenait bien à un État nation qui voulait se structurer pour être un État fort et contrôler le peuple.

Cette modalité "simultanée" est une modalité historique et elle est devenue la matrice du système scolaire actuel. Elle est devenue tellement prégnante qu'elle s'est "ontologisée". La représentation collective de la classe idéale reste celle d'une classe homogène au moins en âge et en proximité géographique. Cette modalité peut être remise en cause et revisiter en fonction des finalités (par exemple lutter contre l'individualisme en favorisant l'entraide entre élèves). Pour garder une soi-disant homogénéité, le traitement de la difficulté est externalisé en dehors de la classe. Les élèves qui n'y arrivent pas sont dépistés et envoyés pour être traités dans des dispositifs externes d'aide, d'accompagnement et de soutien.

Pourquoi cette prégnance des classes homogènes ? Antoine Prost a émis l'hypothèse que l'institution est toujours aspirée par le haut. Le plus prestigieux est toujours ce qui s'impose au moins prestigieux. Ce qui aspire tout aujourd'hui, c'est le modèle des classes préparatoires. Les prépas représentent l'archétype parce que c'est le dernier échelon. Ce modèle est le plus prestigieux donc on le reproduit partout.

Paradoxalement, Jules Ferry va promouvoir avec le modèle "simultané" la pédagogie de Ferdinand Buisson. Ce dernier va introduire à l'école des principes de l'Éducation nouvelle avant la lettre. L'école républicaine nationaliste de J. Ferry est donc aussi l'école qui permet d'introduire une pédagogie très tonique et dynamique mais cette pédagogie va se heurter à la fonction politique de l'école et cette alliance historique étonnante ne résistera pas au projet nationaliste de Jules Ferry. C'est alors la chasse aux classes hétérogènes et à la classe unique, qui dure encore aujourd'hui avec les regroupements pédagogiques alors que les enquêtes montrent que les classes uniques n'ont pas de mauvais résultats, bien au contraire. Elles ont des résultats meilleurs que les autres en termes d'autonomie et d'orientation. L'Éducation nationale y fait la chasse et pousse de facto les gens qui voudraient promouvoir ce type de pédagogie de l'entraide et de la coopération vers les marges. On a aujourd'hui cette fascination pour les écoles alternatives qui tient, entre autres, au fait qu'elles pratiquent le multi-niveau et l'assument.

Les promoteurs de l'Éducation Nouvelle, qui vont se structurer à partir du Bureau international de 1899 puis à partir du Congrès de Calais de 1921, vont stigmatiser ce qu'ils appellent "école assise" pour promouvoir "école active" et considèrent que J. Ferry a gagné contre F. Buisson. Les pratiques de Buisson s'étaient pourtant déjà répandues chez les instituteurs : par exemple, amener des objets tels qu'une balance ou un faisan empaillé afin que les élèves ne soient plus simplement dans l'obligation de croire le maître sur parole. Celle-ci n'est pas une croyance mais elle renvoie à une vérité vérifiable. Il y avait un aspect subversif dans la pédagogie de F. Buisson et beaucoup de ses thèmes seront repris par l'Éducation nouvelle.

Ecole publique ou écoles privées ?

En 1921, après la guerre, deux grands mouvements se structurent. Les Compagnons de l'Université nouvelle disent que les fils de ceux qui ont souffert dans les mêmes tranchées peuvent étudier sur les bancs de la même école. Il faut donc supprimer tous les systèmes d'exclusion et de relégation et créer l'école du peuple.

Parallèlement, au Congrès de Calais, on pense que l'Éducation nationale n'est pas réformable parce que c'est une institution trop gigantesque et qu'il faut en sortir. Edmond Démolins écrit des pamphlets contre l'idée d'une Éducation nationale gérée par l'État qui créerait une école de l'abrutissement et du formatage. Il défend une école gérée par des mécènes et les familles, une école de la liberté. Il pense que l'Éducation nouvelle permet de faire émerger plus vite les futurs chefs. Il crée la première école sur le modèle anglo-saxon, l'école des Roches qui coûte très cher.

En 1927, au Congrès de Locarno, les Compagnons de l'Université nouvelle disent que de telles écoles privées sont des écoles de l'homogénéité culturelle et sociale et qu'il vaut mieux essayer de faire progresser l'école publique. Les autres pensent que c'est un combat perdu d'avance.

En 1932, Montessori et Freinet se retrouvent au Congrès de Nice. Freinet fait monter au créneau sa femme, Lise : dans un article très violent, elle accuse Montessori de créer des écoles privées alors que Freinet veut une école du peuple. L'ironie de l'histoire fait qu'un an après a lieu la grande cabale contre Freinet qui le chasse de l'Éducation nationale et il est obligé de créer lui aussi une école privée.

Ce débat n'a jamais été tranché. Il y a ceux qui pensent qu'il faut " mouiller la chemise " pour faire progresser la machine Éducation nationale et ceux qui pensent qu'avec un Etat centralisateur, l'École n'a pas vocation à émanciper mais à dresser et à formater et qu'il faut créer des espaces de liberté. D'autres répondent que c'est de l'entre soi et de l'idéologie clanique qui fait dériver vers les sectes. Ce à quoi on répond que la mixité sociale tant promise n'advient toujours pas.

Un débat qui reste profondément d'actualité et qui aurait pu être soldé en 1981. Le ministre Savary avait eu l'opportunité de créer un grand service public laïc et unifié au sein duquel pouvaient exister toutes les initiatives pédagogiques sans qu'elles soient dans un système concurrentiel, ni marginal. Mais la question de l'enseignement privé a fait échouer le projet.

En 1945, il y avait déjà eu une tentative avec le Plan Longevin-Wallon qui proposait l'école unique pour la structure, l'Éducation nouvelle pour la pédagogie. Cela restera un texte mythique jamais appliqué.

Quand on revisite ainsi l'histoire, on trouve que ce qui nous apparaît aujourd'hui comme des éléments d'actualité s'enracine dans une profondeur historique assez ancienne qui éclaire cette réalité d'un jour un peu nouveau. Malheureusement l'amnésie de l'histoire de la pédagogie fait qu'on réinvente l'eau tiède tous les matins.

Aujourd'hui, les nouveaux défis de l'École et de la pédagogie

Le paradigme de la marchandisation de l'École et de l'éducation

Lors des échanges, un participant a fait état de son inquiétude quant au devenir de l'École publique : selon lui, il y aurait une volonté politique de paupériser l'école publique au profit d'une privatisation. Pour P. Meirieu, ce n'est pas aussi explicite que cela. Pour lui, il y a, en revanche, une volonté de gérer l'Éducation nationale comme une entreprise. Il en découle un certain nombre de conséquences en termes de gestion des élèves, des personnels, des injonctions, des programmes. L'entreprise-école apparaît comme une sorte de machine dont on pourrait juger le fonctionnement sur sa seule efficacité indépendamment d'un projet idéologique, pédagogique, axiologique. Cela dédouane les décideurs d'avoir à stabiliser les finalités, à expliquer au service de qui, de quoi, de quelle société est l'école.

Aujourd'hui, nous sommes soumis aux comparaisons internationales qui représentent une foire d'injonction à la concurrence avec les autres pays, en développant l'idée que la concurrence est le moteur de la qualité. Le problème de fond au niveau théorique est là ; c'est qu'on pense qu'il n'y a plus que la concurrence qui garantisse la qualité, y compris dans le service public.

L'école est une entreprise titillée par PISA. Il faut être efficace et on emploie tous les moyens pour l'être. L'efficacité se donne comme étant objective. Le fait de considérer l'efficacité comme ce qui permet de garantir la qualité est une posture idéologique. Ce paradigme de l'école efficace est très puissant et il a des effets sur la définition de la pédagogie.

Par exemple, on voit émerger aujourd'hui, et faire florès, la notion de "bonne pratique". Les bonnes pratiques auraient été identifiées grâce à des enquêtes, validées par des conseils scientifiques et qui s'imposeraient indépendamment du jugement, de la formation et des choix axiologiques des enseignants. Celles-ci sont validées sur des critères de bibliométrie, le nombre de publications en anglais. Cette obstination à vouloir fixer les bonnes pratiques et le scientisme que l'on veut nous imposer font l'impasse sur deux choses fondamentales : il n'y a pas de pratique éducative qui ne porte pas un idéal, une représentation de l'homme, de la société et de notre avenir ; il n'y a pas de relation pédagogique sans relation humaine.

On assiste à cette gestion de l'Éducation nationale comme une entreprise et, de facto, à ce que Bernard Stiegler appelle *la prolétarianisation des enseignants*. Marx a montré que quand les ouvriers avaient des machines à leur service, le capitalisme amenait les ouvriers à être au service des machines. Le fait de mettre l'ouvrier au service de la machine siphonne l'intelligence de l'ouvrier vers la machine. Il faut des machines toujours plus intelligentes et des ouvriers toujours plus serviles. Ce phénomène-là a touché l'Éducation nationale et il se répercute entre autres dans l'affaiblissement de la formation initiale, à caractère pédagogique en particulier ; dans le caractère quasiment sinistré de la formation continue ; dans l'idéologie répandue selon laquelle les enseignants n'en feraient qu'à leur tête et qu'il faudrait leur dicter exactement ce qu'il faudrait qu'ils fassent ; dans l'obligation de résultats et le pilotage par les résultats.

Derrière ce paradigme de la marchandisation de l'éducation et de l'École-entreprise, il y a un réel déficit de conceptualisation, même à gauche, de ce qu'est un service public. Il y a là quelque chose qui est un nœud fondateur. L'institution Éducation nationale reste tributaire d'une conception du service public qui n'a pas suffisamment été revisitée, dont les relations aux familles n'ont pas été suffisamment repensées, dont les relations à la cité c'est-à-dire au tissu politique, territorial n'ont pas été suffisamment travaillées. La réponse est de militer pour que le service public soit tel que les

parents n'aient pas à le fuir. C'est un combat à la fois pédagogique et politique. Pédagogie et politique sont profondément liées.

La technicisation de la pédagogie

La technicisation de la pédagogie est en route. Dans son livre *"La guerre des intelligences"* Laurent Alexandre annonce la fin de l'école éliminée par l'intelligence artificielle. L'auteur nous explique que les néo-technologies nous permettent d'augmenter le QI des enfants d'une manière artificielle par un système d'implants cérébraux ou de manipulations génétiques et que c'est ça l'avenir de l'éducation. En France il existe déjà une centaine de start-up capables d'analyser toutes les applications de notre smartphone : elles peuvent devenir propriétaires de nous-mêmes.

Au Qatar, chaque année a lieu un congrès, le WISE, qui réunit les GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) et les grands intellectuels de l'apprentissage et des neurosciences. Dans le futur, l'école serait remplacée par des élèves assis côte à côte, chacun derrière un ordinateur relié à un serveur qui analyserait les besoins cognitifs de l'élève et lui proposerait les exercices adaptés. Malheureusement de grands intellectuels français (comme Edgar Morin) se laissent piéger par ce congrès financé par des intérêts privés. Le plus inquiétant est l'enjeu civilisationnel et le type de société qui se profile derrière tout cela.

Et la Maison de la Pédagogie de Mulhouse dans tout ça ?

Pour P. Meirieu, les thématiques abordées dans ses diverses activités ne sont pas assez "percutantes", voire pas assez "agressives".

Actuellement, on observe une quête éperdue de bien-être, de recherche d'un sens à notre vie dans un monde qu'on ne comprend plus. Les réponses à ce phénomène de société ne sont pas à chercher chez les imposteurs du développement personnel ou chez des gens comme Céline Alvarez ou André Stern. Ce sont les "pédagos" qui ont les réponses parce que ce sont eux qui travaillent sur le processus de subjectivation, la construction du sujet, la construction de l'autonomie, la construction de l'intelligence. Les pédagogues abandonnent trop le terrain. La pédagogie a sa place dans le débat social et cette place doit être forte. Sinon, nos contemporains iront chercher les réponses chez les gourous.

Pour Philippe Meirieu, la Maison de la Pédagogie pourrait aborder des débats d'actualité comme " les neurosciences peuvent-elles dicter leur loi à l'éducation ?". M.B. Crawford dit que nous avons des enfants qui sont dans le virtuel et qui ne rencontrent pas la résistance des objets. Il plaide avec brio pour un nouvel engagement avec le réel qui prenne en compte le caractère "incarné" de notre existence et nous réconcilie avec le monde. La question du rapport de l'enfant à la nature est aussi très importante et il ne faut pas la laisser aux mains des gourous.

Il faut partir des préoccupations des gens, des inquiétudes des enseignants telles que la discipline, l'autorité, la problématique du portable, de celles des parents aussi, l'usage d'Internet, le sommeil des enfants, les jeux vidéo ; déconstruire dans l'esprit des parents et des enseignants l'idée de la classe homogène immuable. Ce sont des problèmes de société sur lesquels la pédagogie a des choses à dire. On peut ainsi essayer de dépoussiérer les idées que les gens se font sur la pédagogie.

Il y a aussi à creuser sur ce que nos collègues allemands appellent la "social-pédagogie", c'est-à-dire

l'articulation des problèmes pédagogiques et des problèmes sociaux. Il y a des synergies à construire avec des organisations qui font un travail éducatif remarquable comme ATD Quart Monde. La question de l'intergénérationnel est très importante et mérite aussi de trouver des articulations car il y a un enjeu majeur à relier les adolescents et les séniors qui peuvent devenir des tuteurs de résilience...

Philippe Meirieu conclut la rencontre en nous souhaitant bon courage et une bonne continuation dans nos projets. Car, ainsi que l'a précisé P. Meirieu en introduction ; *"il n'y a pas tellement d'autres lieux en France comme la Maison de la Pédagogie de Mulhouse, qui s'efforcent de promouvoir une interface entre la recherche et les pratiques et de travailler autour, à la fois de l'histoire de la pédagogie, mais aussi de l'actualité de la pédagogie, des enjeux de la pédagogie d'aujourd'hui et de faire connaître la réflexion pédagogique aux praticiens"*.

Marie-Anne GANTZER, membre de la MPM
Nadia HOUIN, secrétaire de la MPM
Mai - juin 2018